

Hélène DEVISSAGUET, Prof. en Classes Préparatoires au Lycée Condorcet, à Paris,
Cours interactif proposé aux partenaires du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusé en visioconférence le 21 février 2013, de 10h10 à 12h00
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
Diffusion en différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.12-13.programme.php>

PRENDRE LA PAROLE

Prendre la parole. Ce titre indique l'objet singulier du cours : la parole, en tant qu'on la prend, avec les conséquences qu'un tel acte entraîne. Moins un objet, donc, qu'un acte, et un acte à chaque fois singulier et circonstancié. La parole n'est ni le langage, ni la langue, qui ne se prennent, ni ne se donnent. La parole n'est sans doute possible que par l'un et l'autre, parce que l'on possède la faculté du langage et qu'on dispose d'une langue pour parler. La parole n'est pas une propriété essentielle, comme le langage, et donc un objet scientifique en raison de son universalité, mais le résultat imprévisible d'un acte singulier, l'acte de parler : une voix, un timbre, une intonation, une modulation de la parole, une sonorité des mots, tout à fait singulière, propre, non pas à l'espèce, mais à chacun ; un sens, chaque fois unique, chaque fois renouvelé, en raison même de la singularité de celui qui l'énonce et de la singularité de son intention, de la singularité des circonstances dans lesquelles se déploie ce sens, de la singularité de ceux qui vont être présents et l'entendre, de leur interprétation, de la répercussion qui sera la leur de cette parole... Prendre la parole est toujours en même temps l'adresser à d'autres, et la laisser suivre son chemin. Et prendre la parole finit toujours par laisser la parole à d'autres, donner la parole. Cet acte de la parole, parce qu'il s'adresse à un auditoire, parce qu'il est un acte d'intentionnalité, ouvre l'échange, un espace de parole et de sens.

La question est : qu'est-ce qui se joue dans cet espace ouvert par la parole prise et la parole donnée, et ce même quand la parole n'est pas prononcée, mais tue, lorsqu'elle n'est pas orale, mais écrite ? Comment les mots dont la sonorité comme le sens sont fixés dans la langue, peuvent donner lieu à une telle singularité et à un tel renouvellement à chaque fois qu'ils sont énoncés dans une nouvelle parole ?

Prendre la parole est un acte décisif. La prise de parole est un acte de domination qui a un sens politique. Prendre la parole est exercer un certain pouvoir sur les choses et sur les êtres. Mais prendre la parole est s'adresser à un autre, qui ne fait pas que recevoir la parole, mais l'entend, la comprend, la réfléchit, - et me répond. Prendre la parole est toujours donner la parole, dans un geste avant tout significateur. Prendre la parole revient ainsi à laisser la parole - mais pas seulement à un autre qui la reprend : laisser la parole nous donne les possibilités de penser et de dire ce qui nous entoure, du plus banal au plus essentiel, et dans les modalités les plus diverses qui vont de la parole commune à la parole poétique.

Textes

« La tâche du langage est de révéler l'étant comme tel dans l'œuvre et de le garantir. Par le langage, peuvent s'exprimer ce qu'il y a de plus pur et de plus abscons, aussi bien que le confus et le commun. Il faut même que la parole essentielle pour être comprise et pour devenir ainsi la propriété de la communauté, se fasse commune. C'est pourquoi il est dit ceci dans un autre fragment de Hölderlin :

« Tu parlais à la divinité, mais vous avez tous oublié que jamais les prémices ne sont pour des mortels, et qu'elles appartiennent aux dieux. Il faut d'abord que le fruit devienne plus commun, prenne un caractère plus quotidien ; alors il devient le bien des mortels. (IV, 238) Le pur et le commun forment l'un et l'autre un dit. La parole en tant que parole ne se présente donc jamais immédiatement avec la garantie qu'elle est une parole essentielle ou au contraire un vide sonore. Par contre, une parole essentielle a souvent l'air, dans sa simplicité, d'être une chose non essentielle. Et d'autre part, ce qui se donne par son apprêt l'apparence de l'essentiel n'est souvent que commérage et rapportage. Ainsi le langage est-il perpétuellement forcé de revêtir l'apparence qu'il engendre lui-même, et par là de compromettre ce qui lui est absolument propre, le dire authentique.

En quel sens maintenant ce bien le plus dangereux de tous est-il un « bien » pour l'homme ? Le langage est sa propriété. Il en dispose à dessein de communiquer ses expériences, ses résolutions, ses tonalités affectives. Le langage sert à la compréhension. En tant qu'instrument apte à cette fonction, il est un « bien ». Seulement, l'essence du langage ne s'épuise pas toute dans le fait d'être un moyen de compréhension. En le définissant ainsi, on ne touche pas même à l'essence qui lui est propre, on ne fait qu'alléguer une conséquence de cette essence. Le langage n'est pas seulement un instrument que l'homme possède à côté de beaucoup d'autres ; le langage est ce qui, en général et avant tout, garantit la possibilité de se trouver au milieu de l'ouverture de l'étant. »

HEIDEGGER, *Approche de Hölderlin*, p. 46 sqq.

« Où, d'une façon générale, l'homme prend-il cette prétention d'arriver jusqu'à l'être d'une chose ? L'homme peut la prendre seulement là où il la reçoit. Il la reçoit de la parole que le langage lui adresse. A vrai dire, il la reçoit seulement quand il dirige déjà son attention sur l'être propre du langage et aussi longtemps qu'il le fait. Cependant, à la fois effrénés et habiles, paroles, écrits, propos radiodiffusés, mènent une danse folle autour de la terre. L'homme se comporte comme s'il était le créateur et le maître du langage, alors que c'est celui-ci au contraire qui est et demeure son souverain. Quand ce rapport de souveraineté se renverse, d'étranges machinations viennent à l'esprit de l'homme. Le langage devient un moyen d'expression. En tant qu'expression, le langage peut tomber au niveau d'un simple moyen de pression. Il est bon que même dans une pareille utilisation du langage, on soigne encore son parler ; mais ce soin, à lui seul, ne nous aidera jamais à remédier au renversement du vrai rapport de souveraineté entre le langage et l'homme. Car, au sens propre des termes, c'est le langage qui parle. L'homme parle seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il lui dit. Parmi tous les appels que nous autres hommes pouvons contribuer à faire parler, celui du langage est le plus élevé et il est partout le premier. Le langage nous fait signe et c'est lui qui, le premier et le dernier, conduit ainsi vers nous l'être d'une chose. Ceci toutefois ne veut jamais dire que, dans n'importe quelle signification de mot prise au petit bonheur, le langage nous livre l'être transparent de la chose, et cela d'une façon directe et définitive, comme on livre un objet prêt à l'usage. Mais la correspondance, dans laquelle l'homme écoute vraiment l'appel du langage, est ce dire qui parle dans l'élément de la poésie. Plus l'œuvre d'un poète est poétique, et plus son dire est libre : plus ouvert à l'imprévu, plus prêt à l'accepter. Plus purement aussi il livre ce qu'il dit au jugement de l'attention toujours plus assidue à l'écouter, plus grande enfin est la distance entre ce qu'il dit et la simple assertion, dont on discute seulement pour savoir si elle est exacte ou inexacte. »

HEIDEGGER, « *L'homme habite en poète* », *Essais et conférences*, p. 227sq

« Ces remarques nous permettent de rendre à l'acte de parler sa vraie physionomie. D'abord la parole n'est pas le « signe » de la pensée, si l'on entend par là un phénomène qui en annonce un autre comme la fumée annonce le feu. La parole et la pensée n'admettraient cette relation extérieure que si elles étaient l'une et l'autre thématiquement données ; en réalité elles sont enveloppées l'une dans l'autre, le sens est pris dans la parole et la parole est l'existence extérieure du signe. Nous ne pourrions pas davantage admettre, comme on le fait d'ordinaire, que la parole soit un simple moyen de fixation, ou encore l'enveloppe et le vêtement de la pensée. Pourquoi serait-il plus aisé de se rappeler des mots ou des phrases que de se rappeler des pensées, si les prétendues images verbales ont besoin d'être reconstruites à chaque fois ? Et pourquoi la pensée chercherait-elle à se doubler ou à se revêtir d'une suite de vociférations, si elles ne portaient et ne contenaient en elles-mêmes leur sens ? Les mots ne peuvent être les « forteresses de la pensée », et la pensée ne peut chercher l'expression que si les paroles sont par elles-mêmes un texte compréhensible et si la parole possède une puissance de signification qui lui soit propre. Il faut que, d'une manière ou de l'autre, le mot et la parole cessent d'être une manière de désigner l'objet ou la pensée, pour devenir la présence de cette pensée dans le monde sensible, et, non pas son vêtement, mais son emblème ou son corps. Il faut qu'il y ait, comme disent les psychologues, un « concept linguistique » (*Sprachbegriff*) ou un « concept verbal » (*Wortbegriff*), une « expérience interne centrale, spécifiquement verbale, grâce à laquelle le son entendu, prononcé, lu ou écrit devient un fait de langage »¹. Des malades peuvent lire un texte en « mettant le ton » sans cependant le comprendre. C'est donc que la parole ou les mots portent une première couche de signification qui leur est adhérente et qui donne la pensée comme style, comme valeur affective, comme mimique existentielle, plutôt que comme énoncé conceptuel. Nous découvrons ici sous la signification conceptuelle des paroles une signification existentielle, qui n'est pas seulement traduite par elles, mais qui les habite et en est inséparable. Le plus grand bénéfice de l'expression n'est pas de consigner dans un écrit des pensées qui pourraient se perdre, un écrivain ne relit guère ses propres ouvrages, et les grandes œuvres déposent en nous à la première lecture tout ce que nous en tirerons ensuite. L'opération d'expression, quand elle est réussie, ne laisse pas seulement au lecteur et à l'écrivain lui-même un aide-mémoire, elle fait exister la signification comme une chose au cœur même du texte, elle la fait vivre dans un organisme de mots, elle l'installe dans l'écrivain ou dans le lecteur comme un nouvel organe des sens, elle ouvre un nouveau champ ou une nouvelle dimension à notre expérience. Cette puissance de l'expression est bien connue dans l'art et par exemple dans la musique. La signification musicale de la sonate est inséparable des sons qui la portent : avant que nous l'ayons entendue, aucune analyse ne nous permet de la deviner ; une fois terminée l'exécution, nous ne pourrions plus, dans nos analyses intellectuelles de la musique, que nous reporter au moment de l'expérience ; pendant l'exécution, les sons ne sont pas seulement les « signes » de la sonate, mais elle est là à travers eux, elle descend en eux². De la même manière l'actrice devient invisible et c'est Phèdre qui apparaît. La signification dévore les signes, et Phèdre a si bien pris possession de la Berma que son extase en Phèdre nous paraît être le comble du naturel et de la facilité³. L'expression esthétique confère à ce qu'elle exprime l'existence en soi, l'installe dans la nature comme une chose perçue accessible à tous, ou inversement arrache les signes eux-mêmes – la personne du comédien, les couleurs et la toile du peintre – à leur existence empirique et les ravit dans un autre monde. Personne ne contestera qu'ici l'opération expressive réalise ou effectue la

¹ Goldstein, *L'Analyse de l'aphasie et l'essence du langage*.

² Proust, *Du Côté de chez Swann*, II

³ Proust, *Le Côté de Guermantes* [attention, la « Phèdre » dont il s'agit ici est le personnage de la tragédie de Racine, jouée par une grande actrice appelée la « Berma » par Proust]

signification et ne se borne pas à la traduire. Il n'en va pas autrement, malgré l'apparence, de l'expression des pensées par la parole. La pensée n'est rien d'« intérieur », elle n'existe pas hors du monde et hors des mots. Ce qui nous trompe là-dessus, ce qui nous fait croire à une pensée qui existerait pour soi avant l'expression, ce sont les pensées déjà constituées et déjà exprimées que nous pouvons rappeler à nous silencieusement et par lesquelles nous nous donnons l'illusion d'une vie intérieure. Mais en réalité ce silence prétendu est bruisant de paroles, cette vie intérieure est un langage intérieur. La pensée « pure » se réduit à un certain vide de la conscience, à un vœu instantané. L'intention significative nouvelle ne se connaît elle-même qu'en se recouvrant de significations déjà disponibles, résultat d'actes d'expression antérieurs. Les significations disponibles s'entrelacent soudain selon une loi inconnue, et une fois pour toutes un nouvel être culturel a commencé d'exister. La pensée et l'expression se constituent donc simultanément, lorsque notre acquis culturel se mobilise au service de cette loi inconnue, comme notre corps soudain se prête à un geste nouveau dans l'acquisition de l'habitude. La parole est un véritable geste et elle contient son sens comme le geste contient le sien. C'est ce qui rend possible la communication. Pour que je comprenne les paroles d'autrui, il faut évidemment que son vocabulaire et sa syntaxe soient « déjà connus » de moi. Mais cela ne veut pas dire que les paroles agissent en suscitant chez moi des « représentations » qui leur seraient associées et dont l'assemblage finirait par reproduire en moi la « représentation » originale de ce lui qui parle. Ce n'est pas avec des « représentations » ou avec une pensée que je communique d'abord, mais avec un sujet parlant, avec un certain style d'être et avec le « monde » qu'il vise. De même que l'intention significative qui a mis en mouvement la parole d'autrui n'est pas une pensée explicite, mais un certain manque qui cherche à se combler, de même la reprise par moi de cette intention n'est pas une opération de ma pensée, mais une modulation synchronique de ma propre existence, une transformation de mon être. Nous vivons dans un monde où la parole est *instituée*. Pour toutes ces paroles banales, nous possédons en nous-mêmes des significations déjà formées. Elles ne suscitent en nous que des pensées secondes ; celles-ci à leur tour se traduisent en d'autres paroles qui n'exigent de nous aucun véritable effort d'expression et ne demanderont à nos auditeurs aucun effort de compréhension. Ainsi le langage et la compréhension du langage semblent aller de soi. Le monde linguistique et intersubjectif ne nous étonne plus, nous ne le distinguons plus du monde même, et c'est à l'intérieur d'un monde déjà parlé et parlant que nous réfléchissons. Nous perdons conscience de ce qu'il y a de contingent dans l'expression et la communication, soit chez l'enfant qui apprend à parler, soit chez l'écrivain qui dit et pense pour la première fois quelque chose, enfin chez tous ceux qui transforment en parole un certain silence. Il est bien clair pourtant que la parole constituée, telle qu'elle joue dans la vie quotidienne, suppose accompli le pas décisif de l'expression. Notre vue sur l'homme restera superficielle tant que nous ne remonterons pas à cette origine, tant que nous ne retrouverons pas, sous le bruit des paroles, le silence primordial, tant que nous ne décrirons pas le geste qui rompt ce silence. La parole est un geste et sa signification un monde. »

Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*,
I, chap.6, Tel-Gallimard, 1945

« Les mots ne peuvent être les « forteresses de la pensée », et la pensée ne peut chercher l'expression que si les paroles sont par elles-mêmes un texte compréhensible et si la parole possède une puissance de signification qui lui soit propre. Il faut que, d'une manière ou de l'autre, le mot et la parole cessent d'être une manière de désigner l'objet ou la pensée, pour devenir la présence de cette pensée dans le monde sensible, et, non pas son vêtement, mais son emblème ou son corps. (...) L'opération

d'expression, quand elle est réussie, ne laisse pas seulement au lecteur et à l'écrivain lui-même un aide-mémoire, elle fait exister la signification comme une chose au cœur même du texte, elle la fait vivre dans un organisme de mots, elle l'installe dans l'écrivain ou dans le lecteur comme un nouvel organe des sens, elle ouvre un nouveau champ ou une nouvelle dimension à notre expérience. Cette puissance de l'expression est bien connue dans l'art et par exemple dans la musique. La signification musicale de la sonate est inséparable des sons qui la portent : avant que nous l'ayons entendue, aucune analyse ne nous permet de la deviner ; une fois terminée l'exécution, nous ne pourrions plus, dans nos analyses intellectuelles de la musique, que nous reporter au moment de l'expérience ; pendant l'exécution, les sons ne sont pas seulement les « signes » de la sonate, mais elle est là à travers eux, elle descend en eux. De la même manière l'actrice devient invisible et c'est Phèdre qui apparaît. La signification dévore les signes, et Phèdre a si bien pris possession de la Berma que son extase en Phèdre nous paraît être le comble du naturel et de la facilité. L'expression artistique confère à ce qu'elle exprime l'existence en soi, l'installe dans la nature comme une chose perçue accessible à tous, ou inversement arrache les signes eux-mêmes – la personne du comédien, les couleurs et la toile du peintre – à leur existence empirique et les ravit dans un autre monde. Personne ne contestera qu'ici l'opération expressive réalise ou effectue la signification et ne se borne pas à la traduire. Il n'en va pas autrement, malgré l'apparence, de l'expression des pensées par la parole. (...) La parole est un véritable geste et elle contient son sens comme le geste contient le sien. C'est ce qui rend possible la communication. Pour que je comprenne les paroles d'autrui, il faut évidemment que son vocabulaire et sa syntaxe soient « déjà connus » de moi. Mais cela ne veut pas dire que les paroles agissent en suscitant chez moi des « représentations » qui leur seraient associées et dont l'assemblage finirait par reproduire en moi la « représentation » originale de celui qui parle. Ce n'est pas avec des « représentations » ou avec une pensée que je communique d'abord, mais avec un sujet parlant, avec un certain style d'être et avec le « monde » qu'il vise. De même que l'intention significative qui a mis en mouvement la parole d'autrui n'est pas une pensée explicite, mais un certain manque qui cherche à se combler, de même la reprise par moi de cette intention n'est pas une opération de ma pensée, mais une modulation synchronique de ma propre existence, une transformation de mon être. Nous vivons dans un monde où la parole est *instituée*. Pour toutes ces paroles banales, nous possédons en nous-mêmes des significations déjà formées. Elles ne suscitent en nous que des pensées secondes ; celles-ci à leur tour se traduisent en d'autres paroles qui n'exigent de nous aucun véritable effort d'expression et ne demanderont à nos auditeurs aucun effort de compréhension. Ainsi le langage et la compréhension du langage semblent aller de soi. Le monde linguistique et intersubjectif ne nous étonne plus, nous ne le distinguons plus du monde même, et c'est à l'intérieur d'un monde déjà parlé et parlant que nous réfléchissons. Nous perdons conscience de ce qu'il y a de contingent dans l'expression et la communication, soit chez l'enfant qui apprend à parler, soit chez l'écrivain qui dit et pense pour la première fois quelque chose, enfin chez tous ceux qui transforment en parole un certain silence. Il est bien clair pourtant que la parole constituée, telle qu'elle joue dans la vie quotidienne, suppose accompli le pas décisif de l'expression. Notre vue sur l'homme restera superficielle tant que nous ne remonterons pas à cette origine, tant que nous ne retrouverons pas, sous le bruit des paroles, le silence primordial, tant que nous ne décrirons pas ce geste qui rompt ce silence. La parole est un geste et sa signification un monde »

Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*,
Gallimard, 1976, p.211 à 214

SOCRATE : Eh bien, l'excellence et la beauté de ce qu'on va dire ne supposent-elles pas nécessairement que l'esprit de celui qui parle sache ce qui est vrai dans la question à traiter ?

PHEDRE : Voici, Socrate mon ami, ce que j'ai entendu dire là-dessus : il est nécessaire, pour celui qui se destine à devenir orateur, d'apprendre non ce qu'il en est réellement du juste, mais ce qui semble tel au plus grand nombre, qui doit juger ; ni ce qui est réellement bon ou beau, mais ce qui semblera tel. Car c'est de l'opinion que procède la persuasion, certainement pas de la vérité.

SOCRATE : « Il ne faut pas dédaigner l'avis de ceux qui savent », Phèdre ; il faut plutôt chercher à savoir s'il est juste. Et, en particulier, ce que tu viens de dire n'est pas à négliger.

PHEDRE : Tu as raison.

SOCRATE : Voici comment nous allons examiner la question.

PHEDRE : De quelle façon ?

SOCRATE : Supposons que je veuille moi te persuader toi d'aller combattre l'ennemi après avoir fait l'acquisition d'un cheval ; que ni l'un ni l'autre ne sachions ce qu'est un cheval ; que cependant je ne connaisse qu'une chose te concernant : que Phèdre prend pour un cheval celui des animaux domestiques qui a de longues oreilles...

PHEDRE : Ma foi, Socrate, ce serait ridicule.

SOCRATE : Non, pas encore. Mais, si maintenant je voulais sérieusement te persuader, en composant un éloge de l'âne, que j'appellerais « cheval » et dont je dirais que c'est une bête dont l'acquisition est inestimable à la maison comme en campagne, parce qu'elle sert de monture au combat, qu'elle est capable de porter des bagages et qu'on peut l'utiliser pour un tas d'autres choses...

PHEDRE : Ce serait alors le comble du ridicule, Socrate. (...)

SOCRATE : Ainsi donc, quand l'orateur, qui ignore ce qu'est le bien et le mal, trouve une cité dans la même ignorance et qu'il entreprend de la persuader, non pas en faisant l'éloge de « l'ombre d'un âne », qu'il prendrait pour un cheval, mais en faisant l'éloge du mal comme s'il s'agissait du bien ; quand, après s'être enquis des opinions du plus grand nombre, il lui aura persuadé de faire le mal au lieu du bien, quelle sorte de fruit, penses-tu, l'art oratoire doit-il, dans ces conditions, récolter étant donné ce qu'il a semé ?

PHEDRE : Un fruit assez mauvais sans doute.

SOCRATE : Eh bien, n'avons-nous pas, mon bon, outrepassé les bornes de la rusticité, en vilipendant ainsi l'art oratoire ? Sans doute cet art rétorquerait-il : « Quels étranges personnages faites-vous, en disant ces sottises ! Moi, en effet, je n'oblige personne à apprendre à parler, quand il ignore la vérité ; mais si mon avis compte pour quelque chose, je demande qu'on acquière d'abord cette connaissance avant de m'utiliser. Car je le déclare hautement : Sans moi, celui qui connaîtra la réalité n'aura pas pour autant plus de maîtrise dans l'art de persuader. »

PHEDRE : N'aura-t-il pas raison de parler ainsi ?

SOCRATE : J'en conviens, si du moins les arguments qui se présentent à la barre pour le défendre, témoignent à l'effet que c'est un art. Car j'ai bien l'impression d'en entendre d'autres qui arrivent à la suite et qui protestent en rétorquant qu'il ment et qu'il n'est pas un art, mais une routine qui n'a rien d'un art. « De la parole, il n'y a pas d'art authentique en dehors de la vérité, et il ne pourra jamais y en avoir ». »

PLATON, *Phèdre*, 259 e -260 e